

LE FINANCEMENT DE LA CONSTRUCTION DES ÉGLISES PENDANT L'ANTIQUITÉ TARDIVE ET L'ÉVERGÉTISME ANTIQUE

RUDOLF HAENSCH

Churches' building and evergetism in Late Antiquity.

In this paper the author investigates the links between the construction of churches and evergetism in the patriarchates of Antioch and of Jerusalem from the fourth century to the sixth. The exceptionally rich documentation allows a new analysis of the changes in benefactors' attitudes under the influence of Christianisation. After an introductory summary of the historiographical problems, the author considers the features of the epigraphical material examined here: its abundance, the frequency of dated inscriptions, the good state of preservation of the inscriptions until recent times, as well as the uneven distribution of the material in space and in time. The paper goes on to consider the social standing of benefactors: interventions by aristocrats are relatively rare including even local notables; some ecclesiastical texts define particular features of Christian benefactions, but they are rarely put into practice; collective, sometimes anonymous, enterprises are quite frequent, a feature which distinguishes the generosity of church builders from that of classical benefactors. In a final section the paper examines the self-presentation of donors, stressing the changes in comparison with classical practice. It concludes that the evidence reveals neither a complete break from nor total continuity with classical traditions but mutations, some of which are peculiar to the region here studied, particularly in the social class of donors and in the way they represented themselves. [Rédaction.]

I. INTRODUCTION

La chute de l'évêque Jean Chrysostome¹ éclaircit bien les problèmes qui résultaient de la nouvelle position de

christianisme après la décision de Constantin. Entre autres, Jean et ses adversaires avaient des opinions très différentes relatives à la question de savoir à quel effet on devait utiliser les moyens financiers des églises. Ces ressources étaient devenues tout à fait considérables au cours du IV^e siècle. Les adversaires de Jean lui avaient reproché d'être mesquin, voire avare.

Abréviations: – **Baumann, Stifter** = P. Baumann, *Spätantike Stifter im Heiligen Land*, Wiesbaden, 1999. – **Caillet, Dédicaces** = J.-P. Caillet, *Les dédicaces privées de pavements de mosaïque à la fin de l'Antiquité*, in X. Barral i Altet (éd.), *Artistes, artisans et production artistique au Moyen Âge*, II, Paris, 1987, p. 15-38. – **Caillet, Évergétisme** = J.-P. Caillet, *L'évergétisme monumental chrétien en Italie et à ses marges*, Rome, 1993 (CÉFR, 175). – **Donceel-Voûte, Pavements** = P. Donceel-Voûte, *Les pavements des églises byzantines de Syrie et du Liban*, Louvain-la-Neuve, 1988. – **Jones, LRE** = A. H. M. Jones, *The Later Roman Empire 284-604*, London, 1964. – **Le Bas et Waddington** = P. Le Bas et W. H. Waddington, *Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et Asie Mineure* (Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure, t. III, 5), Paris, 1870. – **Michel, Églises** = A. Michel, *Les églises d'époque byzantine et umayyade de la Jordanie*, Turnhout, 2001 (Bibliothèque de l'Antiquité Tardive, 2). – **Patlagean, Pauvreté** = E. Patlagean, *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance, 4^e-7^e siècles*, Paris-La Haye, 1977. – **Piccirillo, Mosaics** =

M. Piccirillo (P. M. Bikai et Th. A. Dailey [éd.]), *The Mosaics of Jordan*, Amman, 1993. – **Thomas, Foundations** = J. Ph. Thomas, *Private Religious Foundations in the Byzantine Empire*, Washington, 1987. – **Veyne, Pain** = P. Veyne, *Le pain et le cirque*, Paris, 1976. Autres abréviations: – **PAES** = *Publications of the Princeton Archaeological Expedition to Syria*. – **RWI** = S. Hagel et K. Tomaschitz, *Repertorium der westkilkitschen Inschriften*, Wien, 1998. – **X^e CIEGL** = *Actes du X^e Congrès international d'épigraphie grecque et latine* (Nîmes, octobre 1992), Paris, 1997.

1. Cf. notamment J. N. Kelly, *Golden Mouth*, London, 1996, 2^e éd., en particulier p. 211 s.; C. Tiersch, *Johannes Chrysostomus in Konstantinopel (398-404)*, Tübingen, 2002, en particulier p. 327 s.

Le biographe et partisan de Jean, Palladios, riposta par une contre-attaque. Dans le contexte d'une polémique contre l'adversaire le plus important de Jean, l'évêque Theophilos d'Alexandrie, on trouve les remarques suivantes : « Beaucoup d'évêques, qui se disent tels, cherchant à désarmer la haine dont ils sont l'objet à juste titre en raison de leur conduite personnelle et de leur indifférence aux réalités spirituelles, échangent une passion contre une autre, l'avarice contre la vaine gloire ; d'une main ils commettent des injustices sans nombre en vue d'un gain méprisable, de l'autre ils rivalisent en festins et érigent des monuments comme des stèles, croyant par ce moyen apparaître comme des bienfaiteurs pleins d'activité, pour récolter ainsi l'estime au lieu du mépris². » Si l'on construisait selon Palladios des bâtiments dont l'Église n'avait pas besoin, on avait profané des moyens financiers destinés seulement à des fins religieuses. Par conséquent, on n'obéissait pas à des considérations religieuses, au contraire, on était poussé par une λιθομανία φαρωνίως, c'est-à-dire par une manie de construction comparable à celle, typique, d'un pharaon³.

La recherche scientifique moderne qualifie normalement d'évergétisme la conduite critiquée par Palladios. Le livre *Le pain et le cirque* de Paul Veyne, en particulier, a divulgué ce terme⁴. Selon Veyne, ce sont les membres de l'élite sociale qui auraient financé, dès l'époque hellénistique, de nombreuses tâches publiques, et tout particulièrement des travaux publics. Ils auraient agi de bon gré, en général, en dépit d'une certaine pression sociale. Ils cherchaient ainsi la reconnaissance publique parce qu'elle confirmait leur position sociale. Ainsi, on était souvent généreux soit parce qu'on avait obtenu une magistrature, c'est-à-dire *ob honorem*, soit pour une autre raison.

L'importance de l'évergétisme à l'époque hellénique et sous le Haut-Empire a été intensément discutée⁵. La question de savoir quel rôle jouait l'évergétisme dans l'Antiquité tardive et en particulier dans le déferlement de constructions typique de cette époque n'a toutefois été qu'effleurée⁶. Ce mouvement a consisté en la

construction et l'embellissement de milliers d'églises. Pour la plupart, il s'agit de petites églises à trois nefs qui dépassent rarement 25 mètres de long et 15 mètres de large. Vers 450 après J.-Chr., le diocèse de Cyrros comptait plus de 800 églises⁷. Certes, ce diocèse était très vaste : environ 4100 km². Mais on trouvait déjà à Oxyrhynchos douze églises un demi siècle auparavant et, en 535-536, on en comptait plus de quarante⁸. Aujourd'hui encore, dans un village antique comme Umm al-Jimal, en Arabie, ce sont quelques 15 églises ou chapelles qui ont été découvertes au cours de recherches archéologiques⁹. Les dépenses pour une église de ce type se chiffraient à quelques centaines de *solidi* d'après les indications très rares que donnent les sources littéraires et épigraphiques¹⁰.

Dans les rares cas où l'on a essayé d'évaluer l'importance de l'évergétisme dans le processus de construction des églises, on a obtenu des résultats très divers. D'un côté, Paul Veyne affirme une stricte distinction entre l'évergétisme et la *caritas* chrétienne. Pour lui, l'évergétisme était une chose fondamentalement différente. Mais d'un autre côté, la construction des églises était selon lui l'œuvre des évergètes. L'élite sociale aurait simplement changé l'objet à construire¹¹. Peter Baumann a essayé de justifier cette thèse par les trouvailles archéologiques et épigraphiques d'une région qu'il appelait « la terre sainte¹² ».

Selon Yvette Duval et Luce Pietri par contre, les chrétiens n'auraient pas fondamentalement rompu avec l'évergétisme, mais ils auraient profondément modifié ce phénomène¹³.

Jusqu'ici, on n'a jamais analysé de ce point de vue l'exemple pourtant le plus important, celui que représentent les patriarcats d'Antioche et de Jérusalem. Ces deux patriarcats englobaient les 14 provinces situées entre l'*Isauria*, les deux *Ciliciae* et la *Mesopotamia*, au

2. Palladios, *Dialogue sur la vie de Jean Chrysostome*, XIII, 91 s. (SC, 341, p. 268) : Πολλοὶ γὰρ τῶν λεγομένων ἐπισκόπων τὸ εὐλογον οὐτῶν μίσος ὁ μεμίσηνται διὰ τοὺς οἰκέτους αὐτῶν τρόπους καὶ τὴν τῶν νοητῶν ἀζηλίαν, περικόποι βουλόμενοι, πάθει παθος ὀντικαταλλάττουσι, πλεονεξίαν κενοδοξία : τῇ μὲν χειρὶ ἀφειδῶς ἀδικούντες εἰς κέρδος αἰσχρὸν, τῇ δ' ἑτέρα τὰς τραπέζας ἐπιτεχνώμενοι καὶ στήλας ὑψηλῶν οἰκοδομημάτων ἐγείραντες, ἵνα ἐκ τούτων δόξαντες χρηστοὶ καὶ φιλόπονοι φαίνεσθαι, τιμὴν ἀντὶ ἀτιμίας καρπώσωνται.

3. *Ibid.*, VI, 62 (SC, 341, p. 132).

4. Veyne, *Pain*.

5. Les thèses ont été discutées notamment dans des communications fondamentales présentées lors du 10^e congrès international d'épigraphie grecque et latine : M. Christol et O. Masson (éd.), *X^e CIEGL*, p. 161 s. ; cf. également M. Sartre, *L'Orient romain*, Paris, 1991, p. 147 s.

6. Voir ci-après.

7. Théodoret de Cyr, *Ep. Sirm.*, 113 (SC, 111, p. 63).

8. A. Martin, *Athanase d'Alexandrie et l'Église d'Égypte au 4^e siècle*, Rome, 1993 (CÉFR, 216).

9. M. Piccirillo, *Chiese e Mosaici della Giordania settentrionale*, Jérusalem, 1981, p. 54 ; en ce qui concerne l'identité présumée de Oum ed-Djimal avec Thantia, voir Michel, *Églises*, p. 166, n. 763.

10. Herbert Hasan : 580 *solidi* et des contributions des produits du sol (*PAES*, IV, B, 6) ; Pinara in Lycia : 400 *solidi* (*Vie de Nicolas de Sion*, 69 = I. Sevcenko et N. Patterson Sevcenko, *The Life of Nicholas of Sion*, Brookline/Mass., 1984, p. 102) ; un bâtiment auprès d'une synagogue (?) à Damas : 700 *solidi* (*CIG*, IV, 8945 = *JudO Syr*, 41) ; synagogue à Aegina : 190 *solidi* (*IG*, IV², 190 = *JudO Ach*, 58) ; la donation de l'impératrice Eudocia pour l'église à construire à la place du Marmeion au centre de Gaza pour la somme de 14400 *solidi* avait des dimensions exceptionnelles (*Vita Porphyri*, 53 ; H. Grégoire et M. A. Kugener, *Marc le Diacre, Vie de Porphyre*, Paris, 1930).

11. Baumann, *Stifter*, en particulier p. 333. Cf. C. Lepelley, *Évergétisme et épigraphie dans l'Antiquité tardive : les provinces de langue latine*, in *X^e CIEGL*, p. 352.

13. Y. Duval et L. Pietri, *Évergétisme et épigraphie dans l'Occident chrétien*, in *X^e CIEGL*, p. 395.

nord, et la *Palaestina III*, au sud. Ils livrent un dossier épigraphique de plus d'un millier d'inscriptions qui témoignent de constructions d'églises (je veux me pencher que sur les églises destinées aux communautés chrétiennes, pas sur celles des monastères). Dans le nord, on utilisait normalement des inscriptions lapidaires ; dans le sud, au contraire, on encastrait les inscriptions dans des pavements de mosaïques. La langue utilisée dans la majorité de ces textes est le grec.

II. CARACTÉRISTIQUES DE LA DOCUMENTATION

Si l'on utilise cette documentation volumineuse pour des analyses historiques¹⁴, certaines caractéristiques se prêtent mieux que d'autres à une telle recherche scientifique. Ces inscriptions ne sont pas dispersées d'une façon égale sur les territoires de ces deux patriarcats. On en a trouvé plus d'un quart dans la *provincia Arabia*, et entre 13 et 17 % dans chacune des provinces suivantes : *Syria I*, *Syria II* et *Palaestina I*. Dans le cas de la *Palaestina I*, la raison des trouvailles est l'intensité de la recherche scientifique en Israël. Les autres provinces étaient caractérisées dans l'Antiquité tardive par une exploitation intensive des terres agricoles et une expansion démographique. À partir du IX^e siècle, cette phase fut suivie par une diminution massive de la population. Le recul de la population résultant de ce développement a protégé beaucoup d'églises et leurs inscriptions de la démolition.

La plupart de ces inscriptions proviennent d'églises situées dans des villages et de petites villes. Dans les métropoles en revanche, la continuité de la vie urbaine a souvent détruit les églises de l'Antiquité tardive. De toute façon, il est beaucoup plus difficile de les fouiller (la situation concernant la *provincia Arabia* a, sous cet aspect également, un caractère exceptionnel : nous sommes relativement bien informés sur les églises des cités de cette province, comme par exemple Bostra, Gerasa ou Philadelphie). Pourtant, ces églises sont parfois mentionnées dans des sources littéraires – particulièrement par Procope, mais également, dans les cas d'Antioche ou d'Édesse, par d'autres auteurs. Ces notations sont en quelque sorte un correctif au manque de données archéologiques et épigraphiques.

La supériorité de cette documentation consiste entre autres dans le fait que près de 30 % de ces inscriptions

sont datées précisément, au moyen d'une ère provinciale par exemple. Ce pourcentage constitue une proportion exceptionnelle comparé à la documentation épigraphique dans d'autres domaines de l'enquête historique. À cela s'ajoutent toutes les inscriptions que l'on peut dater approximativement par le contexte archéologique. L'ampleur des sources exactement ou approximativement datables est donc exceptionnelle. Mais il faut également mentionner que les inscriptions datées avec précision ne sont réparties de façon régulière ni dans l'espace ni dans le temps. Moins de 10 % proviennent du IV^e siècle, 25 % du V^e et plus de 50 % du VI^e siècle. On a trouvé un nombre relativement élevé d'inscriptions de datation précoce dans les provinces *Syria I*, *Syria II* et *Phoenice I* et un nombre relativement élevé d'inscriptions tardives dans la province d'*Arabia*. Cette répartition rend plus difficile l'observation des développements dans le temps.

Le fait que les inscriptions de construction d'église traitent de thèmes plus variés que les inscriptions des constructions profanes du Haut-Empire, qui sont souvent très formalisées et austères, constitue un avantage pour la recherche historique. Les inscriptions posées à l'occasion des travaux dans une église commençaient parfois par une apostrophe à Dieu ou au patron de l'église en question. Dans les cas où l'on mentionnait l'évêque, on citait aussi parfois d'autres membres du clergé : on énumérait de façon apparente une hiérarchie ecclésiastique, ou on essayait de caractériser les rôles différents des ecclésiastiques en question au cours du processus de la construction. Par la suite étaient en règle générale mentionnées les personnes qui avaient financé les travaux de construction. Dans certains cas, on donnait des indications concernant les motifs de ces évergètes. À la fin, le lecteur trouvait la datation et – parfois – une liste des artisans qui avaient participé au travail, comme maîtres d'œuvre ou responsables d'une équipe de mosaïstes.

Toutes ces indications figurent surtout sur les inscriptions principales des constructions. J'entends par ce terme les inscriptions qui rendent compte, à l'occasion de la fin des travaux, de l'ensemble du processus de construction d'une église entière. Comme je l'ai montré à l'occasion du 12^e congrès international d'épigraphie grecque et romaine¹⁵, on choisissait toujours le même emplacement pour ces inscriptions principales de construction. Si l'église était pourvue d'inscriptions lapidaires, on trouve l'inscription principale à l'entrée principale. Cela correspondait à la pratique que nous connaissons dans les bâtiments profanes ou païens et il y

14. Je suis en train de publier une telle analyse, proposée comme thèse d'habilitation à l'Université de Cologne en 2000 sous le titre "...für die Erkenntnis derer, die beitragen und beitragen". *Sozialgeschichtliche Untersuchungen zur Finanzierung des Kirchenbaus in den spätantiken Patriarchaten Antiochia und Jerusalem*. Cet article reprend quelques conclusions de cette thèse qui a rassemblé les inscriptions connues jusqu'en l'an 2000 environ. Celles qui ont été publiées depuis n'ont pas changé le tableau général.

15. *Inchriften und archäologischer Kontext im Falle der Kirchen der östlichen Reichshälfte*, in *Actes du XII^e Congressus Internationalis Epigraphiae Graecae et Latinae, Barcelone, 3-8 septembre 2002* (sous presse). On trouve dans cet article une liste des inscriptions de ce type.

a de bonnes raisons justifiant un tel procédé : les personnes qui passaient devant ou par l'entrée principale ne pouvaient s'empêcher de regarder l'inscription.

Dans le cas des inscriptions sur mosaïque, l'inscription principale se trouvait à l'emplacement le plus oriental de la partie destinée aux laïcs, à savoir devant l'abside au centre du mur oriental, donc avant l'espace réservé à l'autel et aux ecclésiastiques. Durant la période concernée, cette zone était séparée des autres parties d'une église au moins par des barrières, souvent aussi par un podium.

Le choix de ce lieu s'explique aisément : l'inscription se trouvait encore dans la partie ouverte à tous. Ainsi, tous les visiteurs d'une église pouvaient la voir. Mais la situation de l'inscription était également choisie en fonction de la hiérarchie des lieux : le point central pour l'église était l'abside au centre du mur oriental avec l'autel.

Plus de 70 % de ces inscriptions se trouvaient encore dans leur contexte original lorsque les chercheurs modernes ont découvert les églises correspondantes. Ce pourcentage extraordinaire rend possible, dans une très large mesure, l'utilisation du contexte archéologique dans l'interprétation historique. Ce fait est important : dans de nombreux cas, c'est uniquement à partir du lieu d'inscription que l'on peut déterminer ce qui a été construit¹⁶. Ces observations appellent toutefois certaines réserves. Beaucoup d'inscriptions étaient encore à leur place dans des églises visitées pour la première fois au XIX^e siècle. Mais au moment où les membres des expéditions de la *Princeton University* ou les épigraphistes des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* voulurent visiter à nouveau ces églises, elles avaient déjà été démantelées pour servir de matériel de construction pour de nouveaux bâtiments. Dans ces cas-là, on peut certes être sûr que les inscriptions appartenaient autrefois à une église, mais on ne connaît aucun détail sur le monument en question. Il est encore plus typique qu'une grande partie des églises n'aient été étudiées que dans le cadre de "surveys".

En m'appuyant sur cette documentation si volumineuse et riche, mais aussi problématique par certains aspects, je voudrais discuter l'importance de ce que l'on appelle l'évergétisme ancien pour la construction des églises dans l'Antiquité tardive.

16. C'est peut-être pour cette raison qu'il y a déjà diverses études archéologiques de ces églises – on doit mentionner en particulier Donceel-Voute et Michel –, mais pas d'étude historique ou épigraphique au sens strict. Ce n'est pas par hasard que toutes ces études prennent pour point de départ des entités politiques modernes et non les provinces ecclésiastiques antiques. Le livre de Baumann souffre d'une analyse peu précise : des termes comme « *Klassengesellschaft* » (p. 275), « *reiche Herrschaften* » (p. 300) ne sont pas des instruments qualifiés pour analyser la société de l'Antiquité Tardive.

III. LES PRATIQUES DE L'ÉVERGÉTISME CHRÉTIEN

Une continuité sans rupture des pratiques évergétiques ne s'observe que dans le cas des empereurs. Mais on ne peut les compter qu'avec réserve parmi les évergètes, dans la mesure où l'empereur n'utilisait pas ses moyens privés, mais les finances de l'État¹⁷. Les caractéristiques de la construction impériale des églises peuvent être très bien illustrées par l'exemple de Constantin¹⁸. Après la conquête de la moitié orientale de l'empire romain, Constantin s'est efforcé de soutenir la reconstruction des églises détruites pendant la persécution de Dioclétien¹⁹. D'une manière comparable, Octavien avait pris soin de la restauration des sanctuaires négligés ou tombés en ruines pendant les guerres civiles²⁰. Constantin a aussi financé des églises impressionnantes sur les principaux lieux de pèlerinage chrétien, c'est-à-dire à l'emplacement supposé de la naissance du Christ, sur le sépulcre de celui-ci et à l'emplacement du chêne de Mambré²¹. Hadrien avait édifié l'Olympieion à Athènes²². Selon Eusèbe, Constantin a fait construire une église impressionnante à Antioche pour propager la foi chrétienne dans cette métropole de l'Orient²³. Hadrien avait restauré le temple de Jupiter à Tarragone, la ville la plus importante de la péninsule ibérique²⁴. Apparemment, Constantin a été guidé par les mêmes principes que ses prédécesseurs et ses successeurs. Les empereurs finançaient des constructions dans les lieux les plus connus, dans les centres les plus considérables et aux endroits les plus importants pour eux, selon leurs préférences personnelles. Après 312, la *liberalitas* et la *pietas* de l'empereur ne modifièrent que les objets et les groupes visés, mais pas l'objectif.

En ce qui concerne les élites de la société, c'est-à-dire l'aristocratie de l'empire et les *honorati* locaux, il y eut davantage de changements. Bien sûr, il y eut des ecclésiastiques qui voulurent engager ces catégories à construire des églises selon les principes de l'évergétisme.

17. Voir en particulier W. Eck, *Der Evergetismus im Funktionszusammenhang der Kaiserzeitlichen Städte*, in *X^e CIEGL*, p. 306, n. 2; cf. Veyne, *Pain*, p. 539 s.

18. Pour les églises construites par Constantin, voir G. T. Armstrong, *Imperial church building in the Holy Land in the fourth century*, in *The Biblical Archaeologist*, 30, 1967, p. 90-102; L. Voelkl, *Die Kirchenstiftungen des Kaisers Konstantin im Lichte des römischen Sakralrechts*, Köln, 1964.

19. Eusèbe, *Vita Constantini*, II, 46.

20. Voir Auguste, *Res gestae*, 20; R. Sherck, *Roman documents from the Greek East: senatus consulta and epistulae to the age of Augustus*, Baltimore, 1969, p. 61; cf. D. Kienast, *Augustus: Prinzeps und Monarch*, 3^e ed., Darmstadt, 1999, p. 413 et n. 121, p. 438 et n. 184a.

21. Eusèbe, *Vita Const.*, III, 41-43; III, 25-40; IV, 40-41 et 43-46; III, 51-53 (je ne cite que les sources contemporaines).

22. A. Birley, *Hadrian*, London-New York, 1997, p. 183, 219.

23. Eusèbe, *Vita Const.*, III, 50, 2.

24. *Histoire Auguste, Vita Hadriani*, 12, 3.

Le meilleur exemple en est un sermon de Jean Chrysostome²⁵. Dans ce sermon, Jean n'a pas seulement essayé d'inciter ses auditeurs à construire des églises en leur parlant de récompense céleste ; il a aussi développé des argumentations terre à terre pour les convaincre. Il était d'avis par exemple que les grands propriétaires devaient construire des églises comme ils construisaient des thermes ou des agoras pour leurs subordonnés, au nom de leurs obligations patronales envers ceux-ci. Un propriétaire ne pouvait pas opérer des conversions au moyen de miracles, mais il pouvait assurer les conditions de base en payant la construction d'une église et l'entretien des ecclésiastiques qui en auraient la charge. Une fois ces conditions réunies, les clercs convertissaient les paysans du domaine en question. À la différence des autres bâtiments, pourtant tous considérés comme indispensables sur un domaine, la construction d'une église pourvoyait à la paix sociale (πρὸς εἰρήνην τῶν γεωργούντων τοῦτο χρήσιμον²⁶). L'enseignement donné en ce lieu améliorerait normalement les paysans sur le plan moral et promouvait la paix sociale. Le prêtre de l'église était un exemple pour tous les paysans parce qu'il incarnait toutes les vertus prêchées par lui quand il travaillait aux champs comme un nouvel Abraham. Une église était en outre un garant beaucoup plus solide de la mémoire éternelle qu'un tombeau monumental. En effet, chaque dimanche, même de son vivant, un propriétaire généreux était mentionné dans le sermon.

Et tout cela pour un prix peu élevé : il fallait seulement commencer et transformer une cabane en une église. Selon Jean Chrysostome, le propriétaire suivant devait ajouter un parvis et le troisième d'autres parties. De cette façon, on obtenait avec des moyens limités la gloire due au fondateur. De plus, l'église et son clergé pouvaient être financés partiellement par leurs propres moyens. Ceux-ci ne se composaient pas seulement de la partie de la récolte donnée à l'église et des *primitiae*, mais également des dons dominicaux de tous les visiteurs, donc aussi de ceux des propriétés du voisinage qui contribuaient ainsi au financement de l'église.

Dans ce sermon, on trouve toutes les idées profanes que Paul Veyne considère comme importantes pour les évergètes : assistance sociale, qui résulte du patronage, intérêt de chacun à assurer la paix sociale, désir d'une *memoria* qui dure beaucoup plus longtemps que la mort et – *last but not least* – des pensées très économiques.

La seule différence entre la conduite recommandée par Jean et l'évergétisme consiste dans le fait que dans l'évergétisme classique, les concitoyens remerciaient un

évergète en public tandis qu'en ce qui concerne la construction des églises situées sur des domaines, c'était seulement les personnes dépendantes qui rendaient hommage au fondateur.

Bien sûr, nous connaissons quelques fondateurs de rang élevé qui se rendirent à de tels arguments ! Et au moins certains de ces seigneurs utilisaient les formes mêmes d'autoreprésentation en usage déjà depuis des siècles. Pour commencer par un exemple que nous fait connaître une source littéraire, je me référerai à Chorikios de Gaza. Il nous informe d'une façon relativement détaillée sur une église qu'un citoyen éminent de Gaza – un *proconsul* de la *Palaestina I* – avait construit dans sa ville natale. Les idées de ce donateur avaient particulièrement trouvé leur expression dans une peinture de l'abside de cette église. D'après Chorikios, on pouvait observer au milieu de cette abside la mère de Dieu avec son fils. Selon lui, des deux côtés de la peinture, des groupes de fidèles s'approchaient. Le fondateur occupait la place la plus à droite, probablement dans le groupe gauche. Le patron de l'église, saint Serge, lui posait la main sur l'épaule pour le recommander à la Mère de Dieu²⁷.

Un autre fondateur – un certain *comes* Matronianus – avait construit son église à Yanikhan « directly above the open space at the centre of the village²⁸ ». C'était sans doute le propriétaire le plus important de ce village de la *Cilicia I*, peut-être était-il même le propriétaire de tout le village.

Pour donner un dernier exemple dans ce contexte, au lieu nommé al-Dayr dans la *provincia Arabia* on trouve une petite église de 10,8 x 15,4 m. Cette église est située sur une colline, à un kilomètre, à vol d'oiseau, du village le plus proche, Beelmaous. À l'intérieur d'un ensemble délimité par un mur d'enceinte, on trouve l'église, une citerne, des grottes utilisées comme magasins d'approvisionnement et des champs aménagés en terrasses. Selon l'inscription principale de cette église²⁹, celle-ci fut construite pour le salut et la protection d'un très glorieux et illustre personnage, c'est-à-dire une personne qui avait droit aux titres les plus élevés du VI^e siècle. La

27. Chorikios, *Laudatio Marciani*, 29-30 ; pour le modèle de cette représentation, voir Baumann, *Stifter*, p. 196 s.

28. *AËp*, 1985, n. 819 = *SEG*, 35, n. 1451 ; cf. 40, n° 1313 ; *Bulletin épigraphique*, 1989, n° 958 ; pour la place de l'église dans le village : S. Hill, *The Early Byzantine Churches of Cilicia and Isauria*, Aldershot, 1996, p. 256 s. La question de l'identité de ce *comes* doit rester ouverte à mon avis ; pour les diverses positions, voir Hill, l. c., p. 257 et R. Scharf, *Die Matroniani – Comites Isauriae*, in *Epigraphica Anatolica*, 16, 1990, p. 147-151.

29. *SEG*, 27, n. 1006 = *IGLS*, XXI, 2, 175 : † Ὑπὲρ σωτηρίας καὶ ἀντιλήμψεως / Θεοδώρου ἐνδοξοτάτου ἰλλουστ(ρίου)· / ἐκ θεμελίω[ν] ἐκτίσθη καὶ ἐτελίωθη / ὁ ἄ[γιος] οἶκος οὗτος ἐκ σπουδῆς / [...λα]μπροτάτου ἐπιτρο(όπου)· χρ(ί)νων ζ' ἰνδ(ικτιώνος) †. Pour l'église, voir Michel, *Églises*, p. 367 s. et M. Piccirillo, *Al-Deir Main-Madaba*, in *Studia Hierosolymitana in onore del P. Bellarmino Bagatti*, I. Jérusalem, 1976, p. 127-154 ; Id., *Mosaics*, p. 202 s.

25. Jean Chrysostome, *Hom. XVIII in acta apost.* (PG, 60, col. 141 s., en particulier 146 s.) ; cf. M. von Bonsdorff, *Zur Predigtätigkeit des Johannes Chrysostomus*, Helsingfors, 1922, p. 86 s.

26. *Ibid.*, col. 147.

construction avait été achevée par le zèle d'une deuxième personne, désignée comme *vir clarissimus et procurator*, c'est-à-dire un régisseur. Au VI^e siècle, le titre de clarissime n'était plus l'indication de l'appartenance aux couches les plus élevées de l'empire comme c'était le cas sous le principat. Depuis 440, les clarissimes ne font en général plus partie du sénat de Constantinople. Ils n'étaient plus que des notables locaux.

Jusqu'à présent, la recherche scientifique a vu dans ce monument une église d'établissement monastique³⁰. Les raisons en étaient l'isolement du complexe par rapport au village et l'appellation traditionnelle 'al-Dayr', qui signifie couvent. Pourtant, un établissement monastique n'est pas le seul contexte possible pour une église située en dehors d'une agglomération et l'appellation traditionnelle peut être très trompeuse. Dans l'inscription principale de cette église, pas une seule autorité cléricale ou monastique n'est mentionnée. Si l'on tient compte des personnages qui figurent dans l'inscription, l'interprétation la plus concevable est que le *vir clarissimus* est le régisseur local du *vir gloriosissimus et illustris*. Et si un seigneur a fait construire une église par son régisseur, la raison la plus facile à concevoir est qu'il l'a fait pour ses propres besoins et ceux de ses clients. Le fait qu'un hypogée ait fait partie de cette église, ce qui était très rare pour les églises dans cette partie de l'empire, se prête à une telle interprétation.

En d'autres termes, l'inscription témoigne d'une église située dans une propriété privée qui, d'après ses propres mots, n'était pas subordonnée à des autorités ecclésiastiques ou monastiques, mais à un seigneur et à son régisseur local. Cela signifie que cette église est l'exemple même d'un phénomène considéré pendant des décennies, par la recherche scientifique, comme un phénomène médiéval. Cette église était une *Eigenkirche*, à savoir une église en possession d'un seigneur, et administrée par celui-ci.

L'existence dès l'Antiquité Tardive de telles églises faisant partie de la propriété privée d'une personne et sous l'influence relativement forte de celle-ci a déjà été démontrée par A. Steinwenter et J.-Ph. Thomas à travers l'étude des sources littéraires et papyrologiques³¹. Mais

jusqu'ici, on n'avait pas relevé de trace de ce phénomène dans notre documentation épigraphique.

Les principes de l'évergétisme conservaient apparemment une certaine influence. Mais le nombre des évergètes appartenant aux élites qui ont construit des églises est très restreint. Même si l'on prend en considération les membres des couches supérieures de l'empire et les *honorati* locaux, on n'en trouve que quelques douzaines. Des évergètes appartenant aux deux groupes mentionnés – c'est-à-dire les élites impériales et les notabilités locales – ne sont mentionnés que dans 32 inscriptions, sur un total de plus de mille. Ils ne sont nommés en tant que fondateurs d'une église entière que dans 10 des 76 inscriptions principales de construction, c'est-à-dire des inscriptions qui se réfèrent explicitement à la construction d'une église *ab ovo*.

La composition du groupe des évergètes qui ont construit ou embelli des églises ne correspond donc pas à ce que Paul Veyne et une partie de la recherche moderne³² considèrent comme typique. Mais elle est bien en phase avec le résultat de la recherche de von Haehling³³. Ce dernier n'a pu identifier comme chrétiens au moyen de leur activité dans la construction d'églises que 4 des 378 dignitaires les plus élevés de la partie orientale de l'empire. De plus, trois de ces quatre églises étaient érigées aux alentours de Constantinople. Jean-Pierre Caillet a également souligné l'importance relativement minime de l'aristocratie italienne dans la construction des églises en Italie³⁴.

Comment expliquer ce résultat ? Ou bien Paul Veyne a surestimé l'importance de ce qu'il a appelé l'évergétisme. Cette supposition a déjà été avancée par divers chercheurs³⁵. Ou bien les raisons se trouvent dans la situation des couches supérieures de la partie orientale de l'Empire durant l'Antiquité tardive. Les membres de ces groupes concentraient peut-être leurs ressources et leur intérêt davantage sur la capitale que ne le faisaient les sénateurs et l'ordre équestre aux premiers siècles de notre ère³⁶. De toute façon, ils ne possédaient plus ces grandes fortunes qui étaient typiques d'une partie de l'ordre sénatorial et équestre sous le principat³⁷. En ce qui concerne les notables locaux, leur rôle minime dans

30. Cette thèse de M. Piccirillo a été acceptée par Michel, *Églises*, p. 369, n. 1258; L. di Segni, *The Involvement of Local, Municipal and Provincial Authorities in Urban Building in Late Antique Palestine and Arabia*, in J. H. Humphrey (ed.), *The Roman and Byzantine Near East: Some Recent Archaeological Research*, Ann Arbor, MI, 1995, p. 312-332, en particulier p. 314; quelques doutes chez P.-L. Gatiér, in *JGLS*, XXI, 2, p. 105.

31. A. Steinwenter, *Die Rechtsstellung der Kirchen und Klöster nach den Papyri*, in *Zeitschrift für Rechtsgeschichte*, KA, 19, 1930, p. 1-50; Id., *Aus dem kirchlichen Vermögensrechte der Papyri*, *ibid.*, 44, p. 1958, p. 1-34, en particulier p. 16 s.; Thomas, *Foundations*, p. 1 s.; cf. Caillet, *Évergétisme*, p. 424, 426; B. Brenk, *Die Christianisierung der spätrömischen Welt*, Wiesbaden, 2003, p. 49 s.; B. Bavant, *Les églises du Massif Calcaire de Syrie du Nord (VI^e-VII^e)*, in *JRA*, 18, 2005, p. 757-770, en particulier p. 767 s.

32. Veyne, *Pain*, p. 51, cf. Baumann, *Stifter*, *passim*, en particulier p. 19, 271 s., 333.

33. R. von Haehling, *Die Religionszugehörigkeit der hohen Amtsträger des Römischen Reiches seit Constantins I. Alleinherrschaft bis zum Ende der Theodosianischen Dynastie*, Bonn 1978, p. 73 s., 79, 89 s., 256, cf. p. 107.

34. Caillet, *Évergétisme*, p. 423 s., 459 s. Cf. Patlagean, *Pauvreté*, p. 199; Thomas, *Foundations*, p. 30.

35. Voir ci-dessus, n. 5.

36. Cf. G. Dagron, *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris, 1974, p. 182 s. Mais on doit souligner qu'en général nous sommes bien informés sur la situation à Constantinople et mal informés en ce qui concerne l'origine régionale des couches les plus élevées de la population de la partie orientale de l'Empire.

37. Dagron, *ibid.*, p. 175.

la construction des églises est peut-être l'une des conséquences du processus de contraction de la vie municipale.

En règle générale, ce n'est apparemment pas un groupe spécifique et exclusif qui a assumé financièrement la construction de la majorité des églises. Les ecclésiastiques eux-mêmes n'ont que rarement financé des églises entières. D'après les inscriptions, seule une église a été financée par un évêque et sept autres par des prêtres et des diacres – mais la plupart de ces ecclésiastiques ont été aidés par des proches. L'évergétisme *ob honorem* de la part d'ecclésiastiques – c'est-à-dire des dons liés à des ordinations ou à une élection épiscopale – n'existe pas ou – tout au plus – ne se rencontre que dans des cas isolés³⁸. Il est possible que des ecclésiastiques aient donné leur argent aux pauvres lorsqu'ils ont été ordonnés prêtres ou élus évêques. Mais ils ne construisaient pas d'église à ces occasions. Bien sûr, il y avait une certaine pression sur le clergé local, afin qu'il donne sa quote-part lors de la reconstruction d'une église. Mais il ne s'agissait que de petites contributions parmi beaucoup d'autres, et ces contributions demeuraient sans lien avec la carrière ecclésiastique.

De nombreuses églises bien connues contenaient une multitude d'inscriptions dédicatoires. Celles-ci se rapportent à des éléments particuliers, par exemple à des pavements de mosaïque ou à des travées. Apparemment, la construction et les reconstructions de ces églises étaient financées par de nombreuses personnes en tant qu'œuvre collective³⁹. Selon Maurice Sartre et ses disciples, des sanctuaires païens de villages dans la même région avaient déjà été financés de la même manière⁴⁰. Je ne veux pas mettre cette hypothèse en question – de toute façon on peut citer quelques exemples. Mais je ne suis pas convaincu que cette méthode de financement ait été aussi fréquente dans le cas des sanctuaires païens que dans le cas des églises.

Je fonde mon doute, entre autre, sur la raison suivante : dans les inscriptions commémorant la construction des églises, on trouve pour la première fois dans l'Antiquité une formule spéciale employée pour désigner une multiplicité de dons, sans mentionner de

noms spécifiques. Cette formule était « L'église a été construite pour le salut de ceux qui ont contribué » (οἱ καρποφορήσαντες). Cette formule est employée au moins 24 fois dans les inscriptions examinées. On en trouve des exemples à toutes les époques et toutes les régions. Sept de ces inscriptions se réfèrent à la construction entière d'une église ou d'une institution charitable⁴¹. Le verbe καρποφορεῖν signifie, à l'origine, porter des fruits au sens de produire. On le trouve par exemple dans l'épître de Paul aux Romains (7, 4). Dans l'Antiquité tardive, le substantif καρποφορία était le terme général pour tous les dons volontaires des laïcs à l'église⁴². Le terme ne désigne pas une dîme ou des prémices⁴³.

Quatre inscriptions sur cinq qui mentionnent les καρποφορήσαντες nomment aussi d'autres personnes par leur nom. Ce sont pour la plupart des ecclésiastiques en fonction, mais quelquefois aussi des laïcs. On ne peut donc comprendre que la formule a été choisie pour exprimer une attitude humble. On avait plutôt l'intention de réunir un grand nombre de petits dons. Il semble que l'objectif était le même que celui qui s'exprime dans les inscriptions latines sur lesquelles on trouve les formules *aero collato* et *pecunia collata*. La différence consiste dans le fait que ces formules étaient utilisées dans le cas des dédicaces de statues et autres objets similaires⁴⁴ tandis que la mention des καρποφορήσαντες était typique des inscriptions commémorant des travaux de construction. On peut même conclure de ces faits que l'ordre de grandeur de ces contributions était le même dans les deux cas.

Cette formule si largement appliquée contredit un principe central de l'évergétisme tel que Paul Veyne l'a caractérisé : puisque les donateurs ne sont pas nommés par leur nom, ils ne sont pas honorés publiquement pour leurs dons. Dans ce domaine, on trouve également une différence fondamentale par rapport aux souscriptions publiques que Léopold Migeotte a rassemblées⁴⁵. Dans ces inscriptions, qui proviennent pour la plupart de l'époque hellénistique, on trouve de longues listes contenant les noms de tous les donateurs.

38. En ce qui concerne ce phénomène, il y a une différence fondamentale entre ce que l'on considère comme typique de l'épiscopat de la Gaule – en dernier lieu S. Baumgart, *Die Bischofsherrschaft in Gallien des 5. Jahrhunderts*, München, 1995, p. 166 n. 20, cf. p. 137, 159, 169, 195, et C. Lepelley, in *X CIEGL*, p. 350 s. – et la situation dans les autres régions de l'empire, en particulier dans les provinces les plus orientales de l'Empire.

39. Voir par exemple la prétendue cathédrale de Julianos: J. Lassus, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, Paris, 1947, p. 257 s., n° 1-12; Chr. Strube, *Baudekoration im Nordsyrischen Kalksteinmassiv*, I, Mainz, 1993, p. 41 s.

40. Y. Augier, *Le financement de la construction et de l'embellissement des sanctuaires de Syrie du sud et d'Arabie aux époques hellénistique et romaine*, in *Topoi*, 9, 1999, p. 741-776, en particulier p. 767; M. Sartre, *L'Orient romain*, cit. (n. 5), p. 158 s., p. 328.

41. *SEG*, 36, 1238, 1242; *PAES*, III, B, 877 = *IGLS*, IV, 1897; Le Bas et Waddington, 2500; M. Piccirillo, *Chiese e mosaici della Giordania settentrionale*, Jérusalem, 1981, p. 68; *SEG*, 30, 1716; *IGLS*, XXI 2, 143; *SEG*, 40, 1477.

42. Voir en particulier *CJ*, I 3, 38, 2: Concile de Gangres, canons 7 et 8 (= P.-P. Joannou, *Discipline générale antique (IV-VI s.)*, I, 2, Grottaferrata, 1962, p. 92); *Acta Conciliorum Oecumenicorum*, II, 1, p. 382, li. 12; Cyrille d'Alexandrie, *Commentaire sur le Ps. LI*, 10 (*PG*, 69, col. 1105). Généralement: Jones, *LRE*, p. 894.

43. Mais cf. Baumann, *Stifter*, p. 307 s. et Donceel-Voûte, *Pavements*, p. 474.

44. R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4^e éd., Paris, 1914, p. 261; *Dizionario Epigrafico*, I, 1895, p. 314 s. v. *aere conlato*.

45. L. Migeotte, *Les souscriptions publiques dans les cités grecques*, Genève, Québec, 1992.

De plus, on a étendu la formule ἵπὲρ τῶν καρποφορησάντων à plusieurs reprises. On ne se réfère pas seulement aux personnes qui ont contribué mais également à ceux qui contribuent⁴⁶ – peut-être au moment de la dédicace de l'église? – et à ceux qui vont contribuer⁴⁷. Le fait que l'on mentionne, dans des inscriptions commémoratives de dons, également les personnes qui n'ont pas encore donné mais qui sont susceptibles de le faire dans un avenir indéterminé, constitue un élément nouveau. L'intention de cette démarche était peut-être d'obliger toute la communauté chrétienne à conserver l'église en question.

Ces dons ne consistaient pas toujours en un financement direct. Ainsi, par exemple, deux inscriptions mentionnent, à côté de ceux qui ont contribué, « ceux qui se sont donné de la peine⁴⁸ ». Cela correspond à des sources littéraires évoquant, avec une certaine régularité, les fidèles qui ont travaillé de leurs mains, quand les travaux n'exigeaient pas de connaissances spéciales, comme pour le transport du matériel ou les travaux de creusement par exemple⁴⁹. Le recours à de telles pratiques permettait aussi de réduire considérablement les dépenses.

On ne peut pas déterminer avec exactitude jusqu'à quel point on utilisait les moyens des paroisses et des diocèses pour le financement de la construction d'églises. De toute évidence, ces moyens ne sont pas mentionnés. Le dossier épigraphique ne laisse apparaître aucune formule ou expression correspondant à *pecunia publica* ou ἐκ τῶν ἱερατικῶν. Mais ces ressources ne devraient pas être négligées. Elles figurent dans les sources littéraires et juridiques, en particulier dans le cas de reconstructions⁵⁰. Cette différence entre les sources épigraphiques et littéraires s'explique probablement par le fait que c'était à l'évêque ou à l'ecclésiastique principal d'une église que l'inscription donnait le rôle de fondateur, lorsqu'une église était construite par de tels moyens. Le fait structurel est éclipsé par le rôle de la personne et son engagement. Ce qu'on peut seulement présumer dans les inscriptions à cause de leur caractère abrégé et stéréotypé est explicitement dit dans des notices littéraires⁵¹.

La différence entre l'évergétisme classique et celui des chrétiens de l'Antiquité Tardive ne réside pas seulement dans la manière de financer les travaux de construction des églises. Ce qui est nouveau, c'est également la proportion dans laquelle ces dons individuels étaient solidement intégrés dans un cadre institutionnel. 120 inscriptions, soit plus d'un dixième de l'ensemble du matériel épigraphique, mentionnent l'évêque local, normalement au moyen de la préposition ἐπί. Dans les périodes précédentes, ni gouverneurs romains ni magistrats locaux n'avaient jamais été mentionnés d'une manière aussi régulière dans des inscriptions dédicatoires⁵². Certes, ces mentions voulaient parfois simplement nommer la plus haute autorité pendant les travaux de construction⁵³, comme dans les inscriptions des autres époques qui font usage de la préposition ἐπί⁵⁴, et parfois désigner celui qui avait approuvé ou organisé ces travaux⁵⁵. Mais dans le cas des constructions ecclésiastiques, on ne peut observer de connexions entre cet usage et la législation soulignant que l'évêque devait approuver toute nouvelle construction⁵⁶: la promulgation d'une telle loi ne s'accompagne ni de l'apparition, ni de la multiplication de ces mentions.

Ces mentions si fréquentes de l'évêque soulignent par leur répétition et leur régularité sa position centrale dans la hiérarchie ecclésiastique. Il n'y a rien de comparable pour les autres membres du clergé. Sur ces 120 inscriptions, on n'en compte que 31 qui mentionnent non seulement l'évêque, mais aussi d'autres membres de la hiérarchie ecclésiastique. Et on ne trouve que 32 inscriptions pour citer, après ἐπί, exclusivement l'ecclésiastique le plus important de l'église en question, un prêtre par exemple. Le métropolitain ne figure que dans une seule inscription, dans le contexte d'une église construite en dehors de son diocèse⁵⁷.

Gedichte der syrischer Kirchenväter Cyrillonas, Baläus, Isaak v. Antiochien und Jakob von Sarug, Kempter, 1872 (Bibliothek der Kirchenväter), p. 74-82).

52. Le phénomène est beaucoup plus général que ne le pense C. Rapp, *Holy Bishops in Late Antiquity*, Berkeley-Los Angeles-London, 2005, p. 221.

53. Une telle interprétation est probable par exemple dans les cas des inscriptions *I. Cilicie*, 118 = *SEG*, 37, 1261 ; *PAES*, III, B, 1088 = *IGLS*, II, 546. Elle est également suggérée par les inscriptions dans lesquelles on mentionne l'évêque après ἐν χρόνους (*IGLS*, VI, 2945 ; *I. Gerasa*, 335 ; *SEG*, 37, 1596, etc.) ou ἐν ζῳῆ (*SEG*, 40, 1760).

54. R. Haensch, *Capita provinciarum*, Mainz, 1997, p. 54 s.

55. Cette interprétation est suggérée par les inscriptions dans lesquelles on énumère toute une hiérarchie après ἐπί – quand on mentionne les différents membres du clergé de cette manière, cela laisse présumer que leur rôle était similaire et que le clergé local s'était sans aucun doute occupé de la construction – ou mentionne après l'évêque l'économe – c'est-à-dire un ecclésiastique qui était spécialement chargé du contrôle financier. Voir par exemple *SEG*, 37, 1516 ; cf. 40, 1746 ; *SEG*, 37, 1415 ou *IGLS*, III, 774, 776, 777 ; *SEG*, 31, 1446.

56. Concile de Chalcédoine, canon 4 (*Acta Conciliorum Oecumenicorum*, II 1, p. 355) ; *CJ*, I, 3, 26 ; *Nov. Iust.* 67 ; 131, 7. Cf. Caillet, *Évergétisme*, p. 412 s. et en particulier Thomas, *Foundations*, p. 37 s.

57. *SEG*, 37, 1541 ; apparemment les fondateurs de cette église de Gerasa – un couple de notables locaux (ils étaient de rang clarissime) – voulaient protéger leur fondation d'une manière plus sûre.

46. Le Bas et Waddington, 2500 ; M. Piccirillo, *Chiese e mosaici della Giordania settentrionale*, Jérusalem, 1981, p. 68 ; *IGLS*, XXI, 2, 143 ; *IEJ*, 22, 1972, p. 120. Une prise de position comme celle de Baumann (*Stifter*, p. 308 : « Ich denke nicht, dass das Nebeneinander der Verbformen eine inhaltliche Bedeutung hat. Beide waren austauschbar ») témoigne d'une absence d'intérêt effrayante pour des questions d'interprétation linguistique.

47. *IGLS*, XXI 2, 106.

48. *IGLS*, II, 494 ; *SEG*, 31, 1774 = *IGLS*, XXI, 2, 135.

49. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, X, 4, 27 ; Marc le Diacre, *Vita Porphyri*, 76-79, 84 ; Théodoret, *Histoire ecclésiastique*, XVII, 4, 3.

50. Jones, *LRE*, p. 893 s.

51. Par exemple Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, X, 4, 1 ; Jean Chrysostome, *De sancto Babyla* (*PG*, 50, col. 533 s.) ; Balai, *Poème sur l'inauguration d'une église à Kinnestrin* (G. Bickell éd., *Ausgewählte*

Ces données montrent que c'est le diocèse, et non la paroisse ou la province ecclésiastique, qui constitue le cadre le plus important pour les communautés chrétiennes⁵⁸.

Contrairement à ce qui fut habituel pendant des siècles, on ne mentionnait que rarement les autorités séculières après ἐπί. Je discuterai un peu plus loin les quatre exemples d'inscriptions qui mentionnent l'empereur. La seule inscription qui cite de cette manière un *praeses et dux*⁵⁹ peut être datée entre mars de l'an 392 après J.-Chr. et mars de l'an 393. Cela signifie que l'activité de ce gouverneur relative à la construction date précisément de l'année où Theodose publia la constitution (CTh, XVI, 10, 12) bien connue interdisant tout sacrifice païen⁶⁰. Apparemment, le gouverneur en question avait réagi à l'exemple donné par l'empereur et à l'atmosphère échauffée de ces années en aidant, d'une manière difficile à déterminer, une communauté chrétienne à se procurer un local de réunion.

Ces mentions si fréquentes de l'évêque en fonction sont contraires, du moins dans une certaine mesure, aux caractéristiques de l'évergétisme antique. L'évergète agissait toujours, d'après Paul Veyne, avec une certaine liberté. Les magistrats de sa communauté n'entraient officiellement en jeu qu'au moment où la communauté remerciait l'évergète. De toute façon, l'évergète provenait normalement du même groupe que les magistrats et dans le cas où son don était *ob honorem*, c'était même un magistrat en fonction. En ce qui concerne la construction des églises, la situation était tout à fait différente. L'évêque occupait évidemment une tout autre position qu'un magistrat éponyme grâce à la durée plus longue de sa fonction, à ses pouvoirs spirituels et au charisme de sa fonction⁶¹. Ce n'est que lorsque l'église avait été érigée sur une propriété privée que les fondateurs pouvaient largement se soustraire à l'autorité de leur évêque. Dans le cas des *Eigenkirchen*, souvent les inscriptions ne mentionnaient pas l'ecclésiastique.

La fréquence avec laquelle on citait l'évêque dans les inscriptions des églises est comparable à celle avec laquelle on mentionnait l'empereur dans les inscriptions du Haut-Empire. Des temples étaient très souvent dédiés

pro salute imperatoris ou ὑπὲρ σωτηρίας καὶ νίκης τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἀυτοκράτορος. Dans les inscriptions des églises, on ne trouve que deux traces de cette pratique⁶². En règle générale, les inscriptions des églises ne se référaient à l'empereur que dans certains contextes : c'était le cas si celui-ci avait financé la construction⁶³ ou si cette église avait été construite sur un domaine impérial⁶⁴. Dans deux inscriptions, l'empereur est cité parce que les inscriptions ont été érigées par des personnes soutenant un patriarche qui avait l'appui de l'empereur, mais qui n'était pas accepté par la population. L'autorité de l'empereur était invoquée pour appuyer celle du patriarche⁶⁵. Mais il s'agit là sans doute de cas isolés. Dans la partie orientale de l'Empire – que tant de chercheurs citent à titre d'exemple du césaropapisme – les églises étaient apparemment des espaces où l'on ne mentionnait l'empereur que s'il avait des mérites spécifiques pour le bâtiment en question. Cela nous rappelle les mots célèbres de Donatus, l'évêque donatiste de Carthage : *Quid est imperatori cum ecclesia?* « Qu'a à faire l'empereur avec l'église⁶⁶? »

IV. LES TRANSFORMATIONS DE LA REPRÉSENTATION DES DONATEURS

Un changement considérable s'observe également dans l'auto-présentation des donateurs. Cela concerne en premier lieu les motifs justifiant les dons dans les inscriptions. De l'ensemble des formules désignant, dans les inscriptions païennes, les motivations des dédicants, on n'en conserva que deux. À l'instar des inscriptions païennes, on disait souvent que le financement était la conséquence d'un vœu (ὑπὲρ εὐχῆς). Une telle phrase s'est maintenue, vu son caractère purement formel. Mais elle n'est répandue que dans les provinces du Nord, c'est-à-dire dans les provinces les plus hellénisées⁶⁷. Par ailleurs, les bailleurs de fonds continuaient à dire qu'ils offraient leur contribution dans le but d'être sauvés (ὑπὲρ σωτηρίας)⁶⁸. Le terme grec σωτηρία a un sens très large qui vaut également pour les inscriptions des églises. Le sens n'a pas été réduit à la seule signification

58. Pour le rôle très limité de l'archevêque, voir D. Feissel, *L'évêque, titres et fonctions d'après les inscriptions grecques jusqu'au VII^e siècle*, in N. Duval (éd.), *XI^e CIAC*, Paris-Rome, 1989, I, p. 801-828.

59. Le Bas et Waddington, 2293 a = PAES, III, A, 5. 670; cf. M. Sartre, *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine*, Bruxelles, 1982, p. 105, cf. p. 118.

60. Cf. R. M. Errington, *Christian accounts of the religious legislation of Theodosius I*, in *Klio*, 79, 1997, p. 398-443, en particulier p. 30 s. (qui diminue peut-être un peu trop l'importance et l'effet de cette constitution).

61. Voir P.-A. Février, *Qui construit et le dit? Quelques remarques sur la fin de l'antiquité*, in X. Barral i Altet (éd.), *Artistes, artisans et production*, cit. (n. 1), p. 9-14, en particulier p. 10: « l'importance de l'épiscopat monarchique qui donne au chef de la communauté une importance que personne, dans l'Antiquité, n'avait pu avoir du fait de la courte durée d'exercice de toutes fonctions sociales – hormis le prince. »

62. PAES, III, B, 1006-1007 = IGLS, IV, 1587-1588 (des années 383-395); cf. IGLS, V, 2004 (?).

63. G. E. Bean et T. B. Mitford, *Journeys in Rough Cilicia 1964-1968*, Wien, 1970, n° 232 = RWI, Eirenopolis, 2; SEG, 12, 545 a.

64. SEG, 40, 1478.

65. PAES, III, B, 1088 = IGLS, II, 546; *Revue Biblique*, n. s. 4, 1907, p. 275.

66. La mention des empereurs dans le cas de l'inscription I. Cilicie. 118 = SEG, 37, 1261, est probablement à expliquer par le loyalisme du *vir magnificentissimus* payant le travail.

67. Optat de Milève, *Traité contre les Donatistes*, III, 3, 3 (CSEL, 26, p. 73).

68. L'observation faite par Baumann, *Stifter*, p. 294, est correcte pour la région traitée par lui.

69. Voir Caillet, *Dédicaces*, p. 31; Id., *Évergétisme*, p. 429; Patlagean, *Pauvreté*, p. 198.

« salut de l'âme⁶⁹ ». On peut le voir par exemple dans une inscription où l'on se réfère au salut d'un *numerus*, c'est-à-dire d'une formation militaire, ou dans une autre dont la formule se réfère à deux domaines ecclésiastiques⁷⁰. Signalons en outre qu'après ὑπὲρ σωτηρίας, on ne nommait que des personnes vivantes – pour les morts, on utilise ὑπὲρ ἀναπαύσεως⁷¹.

De même que la formule ὑπὲρ σωτηρίας, toutes les nouvelles formules s'adressaient à Dieu. On le priait par exemple de bien se souvenir du donateur, ou d'avoir pitié de lui et de sa famille. On exprimait son souhait moyennant des phrases nominales (ὑπὲρ ἀφέσεως ἀμαρτιῶν)⁷². On avait aussi recours à de brèves prières, par exemple « Dieu, aide-moi⁷³ ». Ces apostrophes représentent un phénomène nouveau dans des inscriptions monumentales⁷⁴. Peut-être est-ce également un signe que de nouvelles couches sociales dictaient ces inscriptions? Ces donateurs n'aspiraient pas toujours seulement à une récompense lors du Jugement dernier. Mais ni le monde contemporain, ni la postérité, qui étaient si importants pour les évergètes, n'étaient plus évoqués dans leurs formules. À ce qu'il semble, la φιλοτιμία était citée comme mobile uniquement dans les cas de construction d'une église par l'empereur⁷⁵.

Naturellement, ces nombreuses formules s'adressant à Dieu n'étaient que des expressions officielles, comme c'est toujours le cas dans les inscriptions. On ignore ce que ces personnes pensaient en leur for intérieur. Mais un tableau si unanime devait avoir des conséquences sur la mentalité de l'époque⁷⁶.

Il y a pourtant certains aspects de continuité dans les modalités de l'auto-représentation. On nommait les titres mondains et ecclésiastiques. Dans le cas des ecclésiastiques, s'ajoutaient des adjectifs comme θεοσεβέστατος (« très pieux ») signalant leur piété⁷⁷. Quelques fondateurs

au moins faisaient attention à souligner dans leurs inscriptions que les ecclésiastiques n'étaient que les exécutants de leur propre volonté. Un diacre a pris soin que son nom apparaisse à plusieurs endroits de cette église financée par lui⁷⁸: cette église n'est pas la seule à se caractériser par une certaine abondance d'inscriptions dédicatoires d'un seul et même homme.

Même les évêques s'orientaient vers les idéaux éducatifs de leur temps. Ils démontraient leurs capacités intellectuelles au moyen d'inscriptions métriques qu'ils avaient rédigées eux-mêmes ou qu'ils avaient fait composer par d'autres. Parmi les auteurs des inscriptions versifiées de constructions ecclésiastiques, on compte huit évêques⁷⁹ et seulement trois aristocrates⁸⁰. Les épigrammes des évêques mettent leurs auteurs en évidence, et cela pas seulement par la forme. Souvent, elles soulignent plus particulièrement, et très directement, leurs connaissances théologiques.

Cependant, certaines limites étaient respectées. On ne mentionnait plus la somme financière dépensée – contrairement à ce que l'on trouvait de temps en temps dans des inscriptions dédicatoires de sanctuaires païens⁸¹. Ce sont des sources littéraires qui nous informent sur le montant exact des coûts de la construction ecclésiastique.

En Italie, durant l'Antiquité tardive, les inscriptions des synagogues, mais aussi des églises, mentionnent souvent les dimensions des mosaïques⁸². Cette pratique n'était pas de mise en Orient, où seule une inscription sur plus de mille indique ces dimensions⁸³. En revanche, on pouvait, même dans cette région, mentionner l'élément de construction offert, ou le signaler par la position de l'inscription.

Dans quelques cas, on est allé plus loin dans l'effacement de l'importance de la contribution individuelle. Dans trois églises, tous les donateurs ont eu droit seulement à une inscription analogue, indépendamment du montant de leur don, à ce qu'il semble⁸⁴.

Les évergètes des époques précédentes avaient souvent souligné qu'ils avaient payé de leurs propres moyens (*ex sua pecunia*, ἐκ τῶν ἰδίων). Cette pratique a été adoptée

69. D'un autre avis, Caillet, *Évergétisme*, p. 429. Mais cf. Baumann, *Stifter*, p. 293.

70. *SEG*, 39, 1420 = *RWI*, Anemurion, 40, cf. R. Haensch, *La christianisation de l'armée romaine*, in Y. Le Bohec et C. Wolff (éd.), *L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien I^{er}*, Actes du Congrès de Lyon (12-14 septembre 2002), Lyon, 2004, p. 525-531, en particulier p. 529; contra Donceel-Voûte, *Pavements*, p. 414, 416.

71. Baumann, *Stifter*, p. 288; Caillet, *Dédicaces*, p. 32; *Id*, *Évergétisme*, p. 429; Donceel-Voûte, *Pavements*, p. 473.

72. Par exemple Le Bas et Waddington, 2159, ou *Revue Biblique*, 2, 1893, p. 211 s. La formule n'est pas aussi fréquente que ne le présumait L. Jalabert et R. Mouterde (*DACL*, 7, 1, 1926, p. 689); mais cf. Patlagean, *Pauvreté*, p. 198.

73. Par exemple, *PAES*, III, B, 1100 = *IGLS*, II, 563 ou *SEG*, 8, 119.

74. Cf. M. Guarducci, *Epigrafia Greca*, III, Roma, 1974 p. 223 s.; Donceel-Voûte, *Pavements*, p. 473.

75. *IGLS*, XIII, 9137, cf. 9128; les deux inscriptions citées par Patlagean, *Pauvreté*, p. 197, n. 313 et 314, ne s'y rapportent pas. Voir aussi maintenant, P. L. Gatier, *Un bain byzantin à Alep*, in *Les Annales archéologiques Arabes Syriennes*, 44, 2001, p. 181-186. Cette observation ne vaut pas pour les sources littéraires.

76. Voir également Duval et Pietri, in *X^e CIAGL*, p. 395.

77. Cf. Baumann, *Stifter*, p. 280 s. (mais ces adjectifs ne sont pas des indications d'un certain statut social comme par exemple λαμπρότατος).

78. *SEG*, 40, 1444-1447.

79. R. Merkelbach et J. Stauber, *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, Band 4, Leipzig, 2002, 20/05/04, 21/13/01, 21/14/01, 21/23/02, 03, 04, 05, 06, 08, 22/35/02, 22/42/05 et probablement trois inscriptions de Madaba, dans le cas desquelles on a désigné l'évêque par le mot ἱερεὺς: *SEG*, 31, 1472 = *IGLS*, XXI 2, 140; *IGLS*, XXI 2, 145, cf. *Bulletin Épigraphique*, 1989, 987. *SEG*, 38, 1657; *IGLS*, XXI 2, 146; *AEp*, 1993, 1631 = Merkelbach – Stauber 21/06/01.

80. Merkelbach et Stauber, *cit.* (n. 79), 19/17/05, 20/21/01, et peut-être, 20/03/03 (mais je doute de l'authenticité de cette inscription, transmise par Malalas).

81. Y. Augier, *Le financement*, *cit.* (n. 40), p. 741-776, en particulier p. 768 s.

82. Caillet, *Évergétisme*, en particulier p. 445 s.

83. *SEG*, 7, 120 = *IGLS*, V, 2205; cf. Donceel-Voûte, *Pavements*, p. 135.

84. *SEG*, 20, 379-380; 42, 1458-1468; 40, 1755-1759.

également par des chrétiens et même par des ecclésiastiques. Vingt inscriptions provenant de toutes les provinces bien documentées en témoignent⁸⁵. Plus de la moitié de ces inscriptions se réfèrent à la construction d'une église entière. Ce n'est pas un hasard : dans ce cas-là, précisément, on peut bien comprendre que le fondateur ait souligné qu'il avait payé tout le bâtiment de ses propres moyens.

Mais il y a également les donateurs fortement imprégnés des idées chrétiennes. Ils utilisent un autre formulaire, qui se réfère à un passage de l'Ancien Testament, plus exactement dans le contexte de la construction du temple par Salomon, un passage modèle pour l'activité de construction des églises. Ce passage souligne que Dieu est le créateur du monde, avec pour conséquence que tout bien ne peut que lui avoir été emprunté⁸⁶. Selon cette idée, les donateurs fortement imprégnés d'esprit chrétien vont jusqu'à préciser que les biens mis en œuvre pour la construction provenaient du don de Dieu (ἐκ τῶν δωρεῶν τοῦ Θεοῦ). Ils pouvaient dire aussi : Je t'apporte « la part qui te revient de tes dons » (τὰ σὰ ἐκ τῶν σῶν Σοὶ προσφέρω)⁸⁷. On trouve le même formulaire dans des inscriptions juives⁸⁸ sans pouvoir établir lequel a influencé l'autre, pour la bonne raison que nous avons trop peu de sources pour les deux siècles décisifs, c'est-à-dire le III^e et le IV^e siècle pour pouvoir établir une chronologie relative. De toute façon, aucun évergète n'avait jusque là minimisé sa contribution d'une telle manière. Il est typique d'une période de transition que l'ancienne formule apparaisse dans les inscriptions des églises cinq fois plus souvent que la nouvelle.

Mentionnons encore, avant de conclure, ces donateurs qui précisent que leur nom n'est connu que de Dieu seul (οὗ τὸ ὄνομα ὁ Θεὸς οἶδεν, *cuius nomen Deus scit*)⁸⁹. Jusqu'alors, les évergètes voulaient que l'on se souvienne de leur nom pour toujours. La nouvelle formule, qui combine plusieurs passages du Nouveau Testament⁹⁰, est

utilisée au singulier dans les deux tiers des inscriptions en question. Ce fait confirme qu'elle était employée par des individus voulant se montrer profondément pieux. D'autres personnes au contraire, qui avaient offert des contributions dans le même contexte, n'utilisèrent pas cette formule, mais leur nom. Citons un exemple : au VI^e siècle, on a construit trois églises au même endroit et presque en même temps à Gerasa⁹¹. Dans le cas de deux églises, les inscriptions nommaient celui qui avait financé les travaux. Mais le fondateur de la troisième église a préféré rester anonyme. Certes, dix-neuf exemples d'une telle retenue toute chrétienne ne sauraient représenter une habitude généralisée, mais elles ne sont pas non plus un phénomène marginal.

Il n'est pas possible de savoir combien de chrétiens pensaient comme Rabboula d'Édesse. Ce dernier ne voulait financer que les réparations absolument urgentes. Toutes les autres constructions allaient selon lui aliéner les moyens destinés aux pauvres⁹². Sans construction, il n'y avait donc pas d'inscriptions. Mais Rabboula n'était pas une exception absolue. Nous avons cité Palladius dans la première partie de cet exposé. D'après son biographe, Augustin ne voulait pas non plus construire de nouvelles églises. La raison en était qu'il avait peur d'être trop impliqué dans les problèmes profanes. Il avait donné à d'autres personnes le conseil de fonder des églises seulement avec mesure⁹³.

V. CONCLUSION

En résumé, l'analyse d'un tel dossier ne révèle ni rupture complète ni continuité totale. Elle permet plutôt d'observer des mutations. Citons celles de la structure sociale des donateurs, de leur intégration dans la communauté dominée par l'évêque et de leur façon de se présenter.

Ce résultat vaut avant tout pour les deux patriarcats examinés. Ce que l'on connaît pour d'autres régions de l'empire montre qu'il y a des différences entre elles. En Italie par exemple, il n'était généralement pas désapprouvé de mentionner les dimensions exactes de la mosaïque financée par un donateur individuel. Dans cette partie de l'empire, on ne nommait pas régulièrement l'ecclésiastique en fonction⁹⁴. D'après la recherche scientifique, les évêques gaulois ont financé la construction des églises bien souvent par leur propres moyens, etc.⁹⁵

85. Par exemple : SEG, 40, 1770; Le Bas et Waddington, 2498. 2497. 2431. 2159; R. C. Gregg et D. Urman, *Jews, Pagans, and Christians in the Golan Heights*, Atlanta, 1996, n° 155.

86. *I Chroniques*, 29, 14.

87. Par exemple G. E. Bean et T. B. Mitford (comme n. 63), n° 232 = *RWI*, Eirenopolis, 2; *SEG*, 37, 1274 = *RWI*, Anemurion 27 resp. *PAES*, III B 920 = *IGLS*, IV, 1693; Le Bas et Waddington, 2500. Pour la formule correspondante de *donis dei*, voir Caillet, *Évergétisme*, p. 410 s., 448, et Duval et Pietri, in *X^e CIEGL*, p. 337.

88. Par exemple *IJudo*, II, 71. 78. 80-85. 124. 132; cf. L. Robert, *Nouvelles Inscriptions de Sardes*, Paris, 1964, p. 49 et n. 2 et 3.

89. Par exemple *SEG*, 37, 1274; *SEG*, 6, 791 = *RWI*, Korykos, 206; I. Cilicie, 73; Le Bas et Waddington, 2087; *SEG*, 19, 919; *SEG*, 16, 826 = R. C. Gregg et D. Urman (*cit.* [n. 85]), n° 20; *SEG*, 48, 1897.

90. Voir L. Jalabert et R. Mouterde, in *DACL*, 7, 1, 1926, p. 689; J. Russell, *The Mosaic Inscriptions of Anemurium*, Wien, 1987, p. 58 s. Mais qu'on passe sciemment son nom sous silence est tout autre chose que de ne pas l'inscrire du tout parce que le contexte laisse déjà reconnaître qui a offert un don votif (*contra* Russell, p. 59 et Baumann, *Stifter*, p. 296; mais cf. Caillet, *Dédicaces*, p. 27 et P.-A. Février, *Qui construit et le dit?*, *cit.* [n. 61], p. 9-14, en particulier p. 11).

91. *I. Gerasa*, 306. 309. 314, cf. J. W. Crowfoot, *The Christian Churches*, in C. H. Kraeling, *Gerasa. City of the Decapolis*, New Haven, 1938, p. 171-262, en particulier p. 241 s.

92. *Vita Rabbulae* (Bibliothek der Kirchenväter, 44), p. 194.

93. Palladius, *Vita Augustini*, 24, 13 (*Vite dei santi*, 4, p. 194).

94. Caillet, *Évergétisme*, p. 412.

95. Cf. n. 38. J. Nelis-Clément et C. Sotinel ont eu l'amabilité de corriger mon texte français : qu'elles soient remerciées vivement.

Mais il fallait bien s'attendre à de telles différences. L'empire romain a certes uni, mais pas unifié des régions très différentes. Le partage de l'Empire ainsi que les controverses théologiques ont aggravé, à certains égards, les divergences existantes. En revanche, l'évolution qui s'est éloignée de l'évergétisme antique et qui a redéfini les limites entre le profane et le religieux était due à des facteurs communs à toutes les églises chrétiennes, à savoir certains principes de l'instruction chrétienne (et

juive) et de l'intégration de tous les membres d'une communauté chrétienne dans la vie paroissiale. Ces raisons expliquent qu'il y ait eu une évolution commune à tout l'Empire. Mais en Syrie et en Palestine, on s'est éloigné d'une manière particulièrement profonde du modèle de l'évergétisme antique.

*Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik
des Deutschen Archäologischen Instituts, München*